

tions ébranlées ; il hésitait à comprendre qu'il y avait pour lui plus de courage à supporter la vie qu'à s'en affranchir et que la mort menaçante, au lieu du néant, lui présentait l'éternité.

Quelques paysans, qui venaient de le remarquer au moment où le sermon finissait, ne pouvaient s'expliquer comment il avait osé s'avancer si loin ; ils lui firent signe de revenir au plus vite ; mais quel fut leur effroi, lorsqu'ils le virent chanceler et qu'ils s'aperçurent qu'il était infirme ; ce ne fut alors qu'un cri autour de la chapelle ; on accourut de toutes parts sur la cime de la montagne ; le vieux prêtre, averti par les pénitents, fendit la foule, et aussitôt qu'il l'eût dépassée, les impressions les plus opposées se peignirent sur sa figure ; au saisissement de la joie succéda le trouble de l'épouvante ; il resta sans voix, les bras étendus vers l'étranger qui, de son côté, frappé d'une émotion subite à sa vue, le considérait sans pouvoir proférer une seule parole ; ce silence mystérieux fut court, mais solennel ; c'étaient deux frères d'armes qui s'étaient séparés sur un champ de bataille et qui se retrouvaient au bord d'un abîme ! l'officier fut digne du prêtre ; ses mains se croisèrent sur son cœur et ses yeux baignés de larmes se levèrent avec reconnaissance vers le ciel.

L'intrepide compagnon de sa jeunesse ne voulut laisser à

personne le soin de l'arracher au péril qui le menaçait ; attaché à une longue corde tenue par deux vigoureux montagnards, il parvint jusqu'à lui et le ramena aux acclamations de la multitude ; tous deux alors s'embrassèrent avec effusion ; le bon curé ne savait pas qu'il venait de sauver plus que la vie à son ancien camarade : " Ah ! mon ami, s'écria-t-il, quel beau jour ! c'est toi qui m'as soustrait aux baïonnettes russes quand j'étais étendu tout sanglant sur le pont de Montereau, et je n'avais jamais pu t'en remercier ! Dieu n'a pas voulu me laisser mourir sans avoir eu ce bonheur ; grâces lui soient rendues ! "

Le capitaine venait de recevoir une nouvelle existence ; un rayon d'en haut l'avait consolé en l'éclairant ; ce fut moins dans les eaux des bains qu'il devait aller désormais chercher la santé que dans les entretiens du presbytère ; il y retrouva le calme que lui avait demandé son médecin ; le rétablissement dont il désespérait se fit peu attendre ; et ses béquilles, devenues insensiblement plus légères, furent enfin clouées en ex-voto sur les murs de l'oratoire ; heureux d'une double convalescence, il ne s'appuya plus que sur son ami et sur son fils.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Nous sommes redevables à M. DE PUIBUSQUE, pour le charmant récit ci-dessus. La plus part de nos lecteurs connaissent sans doute cet écrivain distingué qui habite le Canada depuis plus d'une année, après avoir visité les différentes parties de notre continent. Il est un de ces esprits riches, vastes et bien informés, profond observateur des hommes et des choses, jugeant et appréciant avec un tact rare tout ce qu'il rencontre sur son chemin, les pays qu'il traverse, leurs différents gouvernements, leurs usages, leurs mœurs, leur avenir social et politique. Dans le charmant récit dont M. de Puibusque nous permet de favoriser aujourd'hui les lecteurs de l'*Album*, on reconnaîtra une plume habile, élégante, enrichie par l'étude, les observations et les voyages ; on y trouvera un conte aimable et

spirituel. *La Revue Canadienne* du 17 septembre 1847, en publiant quelques écrits de M. de Puibusque faisait les remarques suivantes :

"M. de Puibusque est bien connu en France et fort estimé, comme l'auteur de plusieurs ouvrages, qui ont paru, à différentes époques, dans des Revues et autres publications périodiques. Mais son plus beau titre de gloire est sans contredit son *"HISTOIRE COMPARÉE DES LITTÉRATURES ESPAGNOLE ET FRANÇAISE."* Cet ouvrage remarquable a remporté le prix proposé par l'Académie Française au concours extraordinaire de 1842. Il forme deux volumes grand 8vo. et a été publié en 1844 par Dentu, Imprimeur-Libraire, au Palais-Royal."

